HAL
open science

Bonheur et richesse : Adam Smith face à l'économie du bonheur

Laurie Bréban

To cite this version:

Laurie Bréban. Bonheur et richesse : Adam Smith face à l'économie du bonheur. Doctrines et réalité(s) du bonheur, 2019. hal-03385305

HAL Id: hal-03385305

https://hal.science/hal-03385305v1

Submitted on 19 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bonheur et richesse

Adam Smith face à l'économie du bonheur[1]

Laurie Bréban

[PHARE, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne]

Il peut paraître surprenant pour un économiste contemporain d'avoir recours à la morale pour apporter des réponses aux questions qu'il se pose. C'est pourtant dans ce domaine que l'on trouve, au XVIIIe siècle, et plus particulièrement chez Adam Smith, des questionnements qui sont devenus des enjeux importants en économie. Les réflexions sur la sensibilité au plaisir et à la douleur, ou l'analyse des liens entre richesse et bonheur, autant d'éléments qui intéressent aujourd'hui la discipline, doivent être recherchées moins dans l'œuvre économique de Smith que dans sa philosophie morale. Il n'est d'ailleurs pas inutile de rappeler que, si la *Richesse des nations* (1776) est l'ouvrage qui fait aujourd'hui la renommée de Smith, ce dernier fut avant tout un philosophe réputé des Lumières. La *Théorie des sentiments moraux* (1759), écrit qu'il considéra comme la plus importante de ces contributions, participa de cette renommée[2]. Nous nous proposons ici de rendre compte de concepts issus de sa philosophie morale, dans une perspective reconnue aujourd'hui comme une branche de l'économie : l'économie du bonheur[3].

Le « paradoxe d'Easterlin »

Dans les années 1970, une étude menée par l'économiste et démographe Richard Easterlin remet en cause la relation positive entre revenu et bonheur, jusqu'alors acceptée par la plupart des économistes[4]. Par la suite, plusieurs travaux convergeront vers la même conclusion : bien qu'au sein d'un même pays, les riches se déclarent plus heureux que les pauvres[5], sur le long terme, il n'y a pas de relation significative entre une grandeur comme le revenu par habitant et le niveau de bonheur

---

[1] Publié dans *Doctrines et réalité(s) du bonheur* [Félicien Lemaire et Serge Blondel (éds.)], Paris : Editions Mare et Martin, pp. 43-52.

[2] Smith a retravaillé la *Théorie des sentiments moraux*, pendant toute sa vie. En effet, alors que la première édition date de 1759, la sixième et dernière édition est largement postérieure à la *Richesse des nations* puisqu'elle date de 1790.

[3] Pour une synthèse des recherches en économie du bonheur voir Davoine (2012) et Senik (2014).

[4] Easterlin (1974)

[5] Jusqu'à présent, aucune étude n'a permis de contredire ce résultat.

moyen déclaré[6]. Ce « paradoxe d'Easterlin » donnera naissance à un nouveau champ de recherche, dont l'objectif est d'offrir une compréhension du bonheur alternative à celle qui domine en économie, au moins depuis la révolution marginaliste des années 1870[7]. En effet, les économistes ont l'habitude d'assimiler le bonheur d'un individu à l' « utilité » qu'il retire de la consommation des biens qu'il peut se procurer avec son revenu. Et l'hypothèse centrale est que cet individu cherche à maximiser son utilité en tenant compte des contraintes que lui imposent son revenu. Il en découle que plus son revenu est important, plus la contrainte se desserre et plus l'utilité qu'il retire est grande. Or, une telle approche ne permet pas de rendre compte du paradoxe d'Easterlin qui brise le lien entre revenu et bonheur. Il s'agit donc, pour l'économie du bonheur, d'explorer de nouvelles pistes en privilégiant les méthodes empiriques utilisées par les psychologues, comme les enquêtes ou les méthodes expérimentales[8].

Deux interprétations sont généralement mises en avant. D'après l'hypothèse dite d'utilité relative[9], le contexte social dans lequel les individus évoluent influence la manière dont ils estiment leur bonheur : l'« utilité » ne dépendrait pas uniquement du revenu absolu, mais de la différence entre celui-ci et le revenu d'un groupe de référence auquel il se comparerait. Ainsi, si la croissance a pour effet d'augmenter le revenu de tous les individus dans les mêmes proportions, elle ne peut avoir d'influence sur leur utilité car elle laisse inchangés les écarts de revenus.

La deuxième interprétation s'appuie sur l'idée que les individus s'adaptent aux circonstances. D'après Daniel Kahneman, ce phénomène pourrait prendre deux formes[10]. D'une part, les aspirations des individus s'élèvent à chaque nouvelle augmentation de revenu, si bien que leur niveau de bonheur reste identique. La deuxième forme, mise en avant par Brickman et Campbell (1971) à travers leur « théorie des adaptations hédoniques », serait l'habitude[11]. En s'appuyant sur des études empiriques[12], cette théorie postule que des événements majeurs, comme gagner à la loterie ou subir un accident invalidant, n'ont qu'une influence temporaire sur le bonheur, car les individus finissent par s'habituer aux sensations que procure leur nouvelle situation. D'après cette théorie, l'augmentation du niveau de bonheur associé à une nouvelle situation qui procure des sensations de

[6] Voir, par exemple, Easterlin (1974). Aujourd'hui, l'idée qu'il n'y aurait pas de relation entre croissance et bonheur, à long terme, ne fait pourtant pas consensus (voir Davoine, 2012 : 30-44 et Senik, 2014 : 32-34).
[7] Pour une discussion l'économie du bonheur par rapport à l'approche standard du bonheur en économie voir Davoine (2012 : 5-10).
[8] Pour une discussion des enjeux méthodologiques en économie du bonheur, voir Bertrand and Mullainathan (2001).
[9] Sur l'hypothèse d'utilité relative, voir Clark (2000).
[10] Voir Kahneman (1999 : 13-15)
[11] Sur la contribution de la théorie des adaptations hédonique à l'économie du bonheur, voir Edwards (2009)
[12] Voir, par exemple, l'étude célèbre de Brickman, Coates et Janoff-Bulman (1978).

plaisir plus intenses (par exemple une hausse de revenu) n'est que transitoire car la répétition de ces sensations finit par en annuler l'effet. Cela conduit Brickman et Campbell (1971) a affirmer que les individus sont comme sur un « tapis roulant », condamnés à ne jamais atteindre, de manière durable, un niveau de bonheur supérieur.

Cette interprétation a des implications non négligeables en termes de politique économique. Comme le soulignent Brickman et Campbell (1971), elle offre peu de perspectives à une intervention publique visant à augmenter durablement le niveau de bonheur des individus. Seule une politique consistant à augmenter continuellement le revenu des individus pourrait avoir une influence durable. Mais c'est sans compter l'effet décroissant d'une augmentation de revenu sur le bonheur (décroissance de l'utilité marginale) et l'incidence des comparaisons sociales (hypothèse d'utilité relative).

Adam Smith et l'économie du bonheur

Une partie de la littérature en économie du bonheur revendique des racines philosophiques anciennes, allant d'Aristote à John Stuart Mill en passant par Bentham[13] et Smith[14]. Ce dernier, dans la *Théorie des sentiments moraux,* accorde à la richesse une influence limitée sur le bonheur. Et son œuvre alimente, encore aujourd'hui, les réflexions autour du paradoxe d'Easterlin. Il défend notamment l'idée que les individus s'adaptent aux circonstances – ce qui a conduit Ashraf, Camerer et Loewenstein (2005) à voir en lui un précurseur de la théorie des adaptations hédoniques. Pour illustrer ce phénomène d'adaptation, il choisit d'ailleurs des exemples proches des cas évoqués par cette théorie (ceux des victimes d'accidents et des gagnants à la loterie), comme celui de l' « homme qui a perdu sa jambe, emportée par un boulet de canon »[15], ou encore du « parvenu » qui « se lasse généralement trop tôt » de sa nouvelle condition[16].

Pourtant, Smith propose de ce phénomène d'adaptation une explication originale, qui se distingue de la théorie des adaptations hédoniques.

Une plus forte sensibilité à la douleur qu'au plaisir

Dans la *Théorie des sentiments moraux*, Smith évoque l'influence de changements de situation dus à des évènements extérieurs sur le bonheur. Ces événements entrainent des déviations asymétriques de ce qu'il appelle « l'état ordinaire et naturel de notre bonheur » et qui correspond au niveau de

[13] Voir Bruni et Porta (2005)
[14] Voir Ashraf, Camerer et Loewenstein (2005) ainsi que de Bruni (2006).
[15] Voir TSM, III, 3 : 210.
[16] Voir TSM, I, ii, 5 : 77-9.

bonheur commun à la plupart des hommes (TSM, III, 3 : 210) : elles sont plus importantes dans le cas d'événements défavorables que dans le cas d'événement favorables :

> « [L]'adversité déprime nécessairement l'esprit de celui qui souffre bien plus en deçà de son état naturel, que la prospérité ne peut l'élever au-delà de cet état. » (TSM, I, iii, 1 : 86)

En d'autres termes, les hommes seraient plus sensibles aux évènements défavorables qu'aux évènements favorables. Pour saisir les raisons de cette sensibilité asymétrique, il faut solliciter des écrits moins familiers de Smith tels que « l'Histoire de l'astronomie » ou encore ses cours de Rhétorique dispensés à l'Université de Glasgow (Smith, 1983) dans lesquels l'auteur développe les notions d'« habitude » et de « surprise ». En effet, à travers ces deux notions, on comprend que ce qui justifie une telle asymétrie, c'est le fait que l'« état naturel et ordinaire de bonheur » corresponde à un niveau de bonheur relativement élevé, dans lequel les individus sont « plus habitués » à ressentir du plaisir que de la douleur. Par conséquent, les événements douloureux constituent une sorte de « surprise » qui produit un plus grand changement sur l'esprit que les évènements favorables[17].

Loin d'être anecdotique, cette plus forte sensibilité à la douleur qu'au plaisir est à l'origine de la hiérarchie que Smith établit entre certaines vertus de sa philosophie morale, et notamment entre ce qu'il appelle :

- « La justice », une vertu négative, qui consiste à s'abstenir de faire du mal à autrui ;
- Et « la bienfaisance », une vertu positive, qui consiste à faire du bien à autrui.

Or, si les hommes sont plus sensibles aux maux qu'aux bienfaits, on comprends que la justice soit une vertu bien plus essentielle que la bienfaisance. C'est en tout cas ce qu'affirme Smith dans la *Théorie des sentiments moraux* (voir Haakonssen, 1989). Et c'est ce qui l'incite à revendiquer une institutionnalisation des règles morales de la justice.

Aujourd'hui, l'idée smithienne d'une sensibilité asymétrique aux évènements favorables et défavorables attire l'attention de certains économistes comportementaux parce qu'elle fait écho au concept « d'aversion aux pertes » développé par Kahneman et Tversky en 1979 (Voir Ashraf, Camerer et Loewenstein, 2005). Elle s'en distingue pourtant en ce que, contrairement à ce concept, elle n'est pas susceptible de donner lieu à ce que l'on désigne, aujourd'hui, en économie comme des « paradoxes de la décision » (voir Bréban, 2012)[18].

---

[17] Voir Bréban (2012).

[18] A l'inverse de ce qu'affirment N. Ashraf, C. F. Camerer et G. Loewenstein, (2005), j'ai mis en evidence (L. Bréban, 2012) que la sensibilité asymétrique smithienne ne correspond pas à de l'aversion aux pertes du type Kahneman et Tversky (1979), dans le cadre d'un modèle dit de dépendance à la référence. Si l'on devait

Une théorie gravitationnelle du bonheur

Certes, selon Smith, les hommes sont amenés à dévier de leur « état ordinaire et naturel de […] bonheur ». L'auteur considère cependant que ces déviations ne sont que temporaires, parce que les individus s'adaptent aux changements de situation, et finissent donc par retrouver leur niveau de bonheur initial. C'est ce qu'on peut appeler la « théorie gravitationnelle du bonheur » par analogie avec la « gravitation » des « prix de marché » autour du « prix naturel », dans la *Richesse des nations*[19]. Bien entendu, bonheur et prix sont deux choses différentes mais, sur la forme, l'analyse que Smith propose du bonheur est très similaire à son analyse des prix : l'état ordinaire et naturel de bonheur constitue un centre de repos, tout comme le prix naturel dans la *Richesse des nations*. Le bonheur courant d'un individu tend vers ce centre de repos, tout comme le prix de marché tend vers le prix naturel[20].

Pour bien saisir cette idée, il faut s'arrêter un instant sur la définition que Smith propose du bonheur individuel : ce dernier se mesure à la tranquillité d'esprit. Ainsi, à « l'état ordinaire et naturel de bonheur » est associé un « état naturel et habituel de tranquillité » (TSM, III, 3 : 213). C'est avec cette définition en tête que Smith aborde ce qu'il présente comme une « certitude infaillible », à savoir que « tous les hommes, tôt ou tard, s'accommodent d'une situation devenue permanente quelle qu'elle soit » (TSM, III, 3 : 212).

> « [D]ans toute situation permanente, lorsqu'il n'y a aucune attente de changement, l'esprit de tout homme retourne, plus ou moins vite, à son état naturel et habituel de tranquillité. Au sein de la prospérité, après un certain temps, il retombe dans cet état ; confronté à l'adversité, après un certain temps, il s'y élève. » (TSM, III, 3 : 213)

Les individus peuvent donc être également heureux dans n'importe qu'elle situation, malgré les différences qu'elles présentent: « entre une situation permanente et une autre », écrit Smith, « il n'y a pas de différence essentielle en ce qui concerne le bonheur réel » (TSM, III, 3 : 212).

Reste à dévoiler le mécanisme qui se cache derrière ce phénomène d'adaptation.

---

représenter formellement la position de Smith, il faudrait privilégier une approche plus standard, en termes d'utilité cardinale. Dans Bréban (2012), je montre que la particularité de l'approche de Smith est qu'elle peut être représentée par une fonction dont la forme dépend de la localisation du niveau de bonheur ordinaire entre le niveau de bonheur le plus élevé et le niveau de bonheur le plus faible qu'on trouve dans la société : (i) Lorsqu'on est tout en bas de l'échelle, la fonction est convexe et ont une plus forte sensibilité aux événements favorables ; (ii) Lorsque l'on est plus proche du haut de l'échelle, ce qui est la situation de la plupart des hommes selon Smith, alors la fonction est concave et on a une plus forte sensibilité aux événements défavorables.

[19] Voir Bréban (2014).

[21] « Quel plus grand bonheur qu'être aimé, et savoir que nous méritons de l'être ? Quelle plus grande misère qu'être haï, et savoir que nous méritons de l'être ? » (TSM, III, 1 : 175)

Le bonheur d'après Smith, une question de point de vue

D'après Smith, le bonheur d'un individu est soumis à la perception qu'il a de sa situation. L'adaptation aux circonstances s'explique par le fait que cette perception se modifie au cours du temps : l'individu passe d'un point de vue « naturel » au point de vue du « spectateur impartial ». De manière schématique, le point de vue naturel correspond à la vision spontanée qu'il a de sa situation, indépendamment du point de vue de ses semblables. Il s'agit, pour Smith, d'une vision disproportionnée car elle est dictée à par nos « sentiments naturels, sans éducation ni discipline » (TSM, III, 3 : 211).

Cependant, l'individu smithien est loin d'être indifférent au point de vue de ses semblables. En interagissant avec eux, il prend conscience du fait qu'ils le jugent exactement de la même façon qu'il les juge. Cela le rend sensible à la manière dont ils le perçoivent : il souhaite susciter l'admiration qu'il éprouve pour certains d'entre eux mais il ne veut pas être l'objet des sentiments désagréables que d'autres lui inspirent. . Il doit donc imaginer ce que peut être le point de vue de ses semblables sur lui-même[21] : ce point de vue s'incarne dans la célèbre figure du « spectateur impartial », que Smith désigne parfois par le terme de « conscience » :

> « Nous ne pouvons jamais examiner nos sentiments et nos motifs, nous ne pouvons jamais former un jugement les concernant, à moins de quitter, pour ainsi dire, notre position naturelle, et de nous efforcer de les voir comme s'ils étaient à certaine distance de nous-mêmes. Or, nous ne pouvons le faire d'aucune autre façon qu'en nous efforçant d'observer ces motifs et sentiments avec les yeux des autres, ou comme les autres les observeraient. Quel que soit le jugement que nous pouvons former, il doit toujours faire secrètement référence au jugement des autres, à ce qu'il serait sous certaines conditions, ou à ce que nous imaginons qu'il devrait être. Nous nous efforçons d'examiner notre conduite comme nous imaginons que tout spectateur impartial et juste le ferait. » (TSM, III, 1 : 171-2)

Le spectateur impartial représente le jugement de la société intériorisé (aujourd'hui, on parlerait de « normes ») ; un jugement dont l'autorité est si forte que nous désirons nous y conformer. C'est cette autorité qui est à l'origine du retour « l'état ordinaire et naturel de bonheur », comme en témoigne le titre du chapitre dans lequel Smith traite de l'adaptation aux circonstances : « De l'influence et de l'autorité de la conscience » (TSM, III, 3 : 197).

En effet, Smith considère que ce phénomène d'adaptation correspond à la domination graduelle du point de vue du spectateur impartial sur le point de vue naturel. Or, aussi curieux que cela puisse paraître, pour le spectateur impartial, il est possible de jouir du même niveau de bonheur, celui de « l'état ordinaire et naturel », dans n'importe quelle situation. Ainsi, l'adoption du point de vue du spectateur impartial se traduit nécessairement par un retour à cet état. Smith l'illustre à travers

[21] « Quel plus grand bonheur qu'être aimé, et savoir que nous méritons de l'être ? Quelle plus grande misère qu'être haï, et savoir que nous méritons de l'être ? » (TSM, III, 1 : 175)

l'exemple volontairement dramatisé de l' « homme qui a perdu sa jambe, emportée par un boulet de canon ».

Au moment de l'accident, explique-t-il, c'est le « point de vue naturel » de cet homme qui domine, si bien que son bonheur s'abaisse en-dessous de son niveau ordinaire. Cependant, le « point de vue du spectateur impartial », selon lequel son infortune n'est pas incompatible avec son niveau de tranquillité et de bonheur ordinaire, finit par s'imposer :

> « [S]i l'homme survit au paroxysme, il en vient bientôt, sans aucun effort, à jouir de sa tranquillité ordinaire. Un homme avec une jambe de bois souffre sans aucun doute d'une très grande incommodité, et prévoit qu'il devra en souffrir tout le reste de sa vie. Cependant, il en vient rapidement à la considérer exactement comme le ferait tout spectateur impartial, c'est-à-dire comme une incommodité qui ne l'empêche pas de jouir de tous les plaisirs ordinaires de la solitude et de la société.» (TSM, III, 3 : 211)

L'influence de la richesse sur le bonheur

Cette grille de lecture permet de comprendre la position de Smith concernant l'influence de la richesse sur le bonheur. Juste après avoir expliqué que les individus s'adaptent aux circonstances, il offre une comparaison entre ce qu'il appelle « la condition la plus humble » et « la condition la plus exaltée » :

> « Dans la situation la plus resplendissante et la plus exaltée que puisse nous représenter notre fantaisie oisive, les plaisirs dont nous nous proposons de tirer notre bonheur réel sont presque toujours ceux-là mêmes qui sont, dans notre condition réelle, même humble, en permanence à notre portée et en notre pouvoir. Si l'on excepte les plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité, nous pouvons trouver dans la condition la plus humble, celle où l'on jouit seulement de la liberté personnelle, tous les autres plaisirs que la condition la plus exaltée peut procurer. » (TSM, III, 3 : 212)

Conformément aux implications qu'il tire du fait que les individus s'adaptent aux circonstances, Smith affirme qu'il n'y a pas de différence entre ces deux conditions quant à la quantité de bonheur qu'elles procurent. C'est seulement le contenu, c'est-à-dire les plaisirs dont ils retirent ce bonheur, qui permet de les distinguer : alors que les « plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité » sont le privilège des riches, ceux de la « liberté personnelle » sont le privilège des pauvres. Cette différence de contenu s'explique par un aspect central de la philosophie de Smith qui lui permet de se situer à l'intérieur de la « querelle du luxe ». Dans la *Théorie des sentiments moraux*, l'auteur affirme que les hommes ont une disposition à admirer les riches et à négliger les pauvres. Celle-ci serait à l'origine de la perte de liberté associée à l'accession à la richesse :

> « l'homme de rang et de distinction est observé par tout le monde […]Presque aucun mot, aucun geste ne peut venir de lui qui soit entièrement négligé […] C'est cela qui, en dépit des contraintes qu'elle impose, en dépit de la perte de liberté qui l'accompagne, fait de la grandeur un objet d'envie ; compense […] tout ce bien-être, toute cette tranquillité, toute cette sécurité insouciante à jamais perdus quand on l'obtient » (TSM, I, iii, 2 : 93-4)

Cette perte de liberté est compensée par le plaisir que procure le fait de devenir l'objet de l'attention du genre humain (ce que Smith appelle les « plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité ») :

> « Et quels sont les avantages que nous nous proposons au moyen de ce grand dessein de la vie humaine que nous appelons amélioration de notre condition ? […] C'est la vanité, non le bien-être ou le plaisir qui nous intéresse. Or, la vanité est toujours fondée sur la croyance que nous avons d'être objet d'attention » (TSM, I, iii, 2 : 92).

Passer de la pauvreté à la richesse ne conduit donc pas à être plus heureux, même si « le parvenu », dont Smith qualifie la joie d' « extravagante »[22], peut en avoir provisoirement l'illusion. Cela conduit simplement à sacrifier un certain type de plaisirs (ceux de la « liberté personnelle ») à d'autres (les « plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité »). Ainsi, si notre point de vue naturel nous conduit à considérer la condition des grands comme « un état parfait et heureux » (TSM, I, iii, 2 : 92), le point de vue du spectateur impartial nous incite à voir les choses autrement :

> « si l'on examine pourquoi le spectateur distingue avec tant d'admiration la condition des riches et des grands, on remarque que ce n'est pas tant à cause du bien-être ou du plaisir plus grands dont ils sont supposés jouir […] Il n'imagine même pas que les riches et les puissants sont réellement plus heureux que les autres gens. » (TSM, IV, 1 : 255)

Il peut paraître surprenant que l'auteur de la *Richesse des nations* ait pu tirer de telles conclusions à propos de l'influence de la richesse sur le bonheur. C'est en tout cas ce qu'ont souligné les initiateurs de ce qui a été appelé le *Nouvel Adam Smith Problem*[23]. D'après eux, Smith tiendrait des positions contradictoires dans ses deux ouvrages majeurs : sceptique sur le lien entre richesse et bonheur dans la *Théorie des sentiments moraux*, il encouragerait l'enrichissement dans la *Richesse des nations*. Cette contradiction devrait pouvoir être nuancée en montrant que les implications du phénomène d'adaptation smithien, en termes de politique économique, ne sont pas aussi pessimistes que celles de la théorie des adaptations hédoniques.

Peut-on accroître durablement le bonheur ? Adam Smith versus *la théorie des adaptations hédoniques*

A la différence de ce qu'affirment Ashraf, Camerer et Loewenstein (2005), il existe une réelle différence entre le mécanisme smithien d'adaptation et celui que décrit la théorie des adaptations hédoniques. A l'inverse de celle-ci, pour Smith, la convergence vers l'état ordinaire de bonheur n'est pas liée au fait qu'un individu s'habituerait aux sensations que lui procure sa nouvelle situation de

[22] Voir TSM, I, ii, 5 : 78-9.

[23] Le terme *Adam Smith Problem* désigne une incompatibilité supposée entre la morale et l'économie smithiennes. Les auteurs de l'ancien *Adam Smith Problem* soutenaient l'idée selon laquelle chaque œuvre de Smith serait dominée par un principe explicatif différent des comportements sociaux : dans la *Théorie des sentiments moraux*, ce serait le principe de sympathie qui dominerait, alors que dans la *Richesse des nations*, ce serait l'intérêt privé. Sur l'ancien et le nouvel *Adam Smith Problem*, voir Dellemotte (2011).

sorte qu'il les ressentirait de la même manière que dans sa situation antérieure. Cette convergence est liée à la prise de conscience progressive, entrainée par l'adoption du point de vue du spectateur impartial, que le niveau de bonheur accessible dans la nouvelle situation n'est pas différent de son état ordinaire, qui était atteint dans la situation antérieure.

Mieux encore, on relèvera que c'est le rôle attribué au spectateur impartial qui permet d'échapper à cette sorte de fatalité, issue de la théorie des adaptations hédoniques, concernant la possibilité de faire varier à long terme le niveau de bonheur des individus. Alors que pour P. Brickman et D. T. Campbell (1971), les individus sont condamnés à ne jamais atteindre, de manière durable, un niveau de bonheur supérieur, les choses ne sont pas aussi figées pour Smith : dès lors que le point de vue du spectateur impartial sur une situation et sur le niveau de bonheur qu'elle procure – c'est-à-dire, que les jugements de la société (les « normes ») en matière de bonheur – se modifie ce changement se répercute sur l'individu qui finit par adopter lui aussi le point de vue du spectateur impartial, si bien que son niveau de bonheur se modifie en même temps.

Et comprendre comment Smith envisage une telle modification conduit à s'intéresser au système de la liberté naturelle qu'il défend dans la *Richesse des nations* et dont il voit une possible mise en œuvre, dans les colonies américaines. Rappelons que dans la *Théorie des sentiments moraux*, la disposition des hommes à admirer les riches rend incompatible la richesse et la liberté personnelle. Mais, si l'on prolonge le raisonnement de Smith, richesse et liberté personnelle pourrait devenir compatibles si la société s'enrichissait selon un modèle de développement qui favoriserait l'égalisation des opportunités Ainsi *Richesse des nations* et *Théorie des sentiments moraux* semblent-elles réconciliables.

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement Sandra Moatti mais aussi Jean Dellemotte et André Lapidus pour leurs précieux commentaires. Les erreurs et omissions restent, cependant, de ma responsabilité.

Bibliographie

Ashraf, Camerer et Loewenstein (2005). Adam Smith, Behavioral Economist, *Journal of Economic Perspectives*, 19(3), pp. 131-44.

Bertrand and Mullainathan (2001). Do people mean what they say? Implications for subjective survey data, *American Economic Review* 91, pp. 67–72.

Bréban (2012). Sensitivity to Prosperity and Adversity: What Would a Smithian Function of Happiness Look Like?, *European Journal of the History of Economic Thought*, 19(4), pp. 551-586.

Bréban (2014). Smith on Happiness: Towards a Gravitational Theory, *European Journal of the History of Economic Thought*, 21(3), pp. 359-391.

Bréban et Dellemotte (2016). Sympathie, passions et accumulation : l'économie sentimentale d'Adam Smith, *Les Lumières d'Adam Smith : l'économie et la philosophie sur scène* [Oltra et Harribey (eds.)], Lormont : Le bord de l'eau.

Brickman et Campbell (1971). Hedonic Relativism and Planning the Good Society, in M. H. Appley (ed.), *Adaptation-Level Theory*, pp. 287-302.

Brickman, Coates et Janoff-Bulman (1978). Lottery Winners and Accident Victims: Is Happiness Relative?, Journal of Personality and Social Psychology, 36-8, pp. 917-927.

Bruni (2006). *Civil Happiness: Economics and Human Flourishing in Historical Perspective*, Londres et New York: Routledge.

Bruni et Porta (2005). *Economics and Happiness: Framing the Analysis*, Oxford: Oxford University Press.

Clark (2000). Utilité absolue ou utilité relative : État des lieux, *Revue économique*, 51(3), pp. 459-471.

Davoine (2012). *Économie du Bonheur*, La découverte, collection « Repères », 2012.

Dellemotte (2011). La cohérence d'Adam Smith, problèmes et solutions : une synthèse critique de la littérature après 1976, *Economies et Sociétés*, série Histoire de la pensée économique, 45, pp. 2227-2265.

Easterlin (1974). Does Economic Growth Improve the Human Lot? Some Empirical Evidence, *in Nations and Households in Economic Growth: Essays in Honor of Moses Abramovitz* [ed. par P. A. David et M. W. Reder], New York et Londres: Academic Press, pp. 89-125.

Edwards (2009). *Joyful Economists: Remarks on the History of Economics and Psychology from the Happiness Studies Perspective*, Thèse de Doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Haakonssen (1989). *The Science of a Legislator: The Natural Jurisprudence of David Hume and Adam Smith*, Cambridge: Cambridge University Press.

Kahneman (1999). Objective Happiness, *in* Daniel Kahneman, Ed Diener et Norbert Schwarz (eds) *Well-Being: the Foundations of Hedonic Psychology*, New York: Russel Sage Foundation.

Kahneman et Tversky (1979). Prospect Theory: An Analysis of Decision under Risk, *Econometrica*, 47(2), pp. 263-291.

Kahneman, Wakker et Sarin (1997). Back to Bentham? Explorations of Experienced Utility, *The Quarterly Journal of Economics*, 112 (2), pp. 375-405.

Senik (2014). *L'économie du Bonheur*, Paris : Le Seuil et La République des Idées.

Smith (1759-90). *Théorie des sentiments moraux,* traduction française de Michaël Biziou, Claude Gautier, Jean-François Pradeau, Paris : Presses Universitaires de France, 1999.

Smith (1776). *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des nation*s [Diatkine (ed.)], traduction française de Germain Garnier revue par Adolphe Blanqui, Paris : Flammarion, 1991.

Adam Smith (1795). The History of Astronomy, in *Essays on Philosophical Subjects* [éd. par William P. D. Wightman et J. C. Bryce], Oxford: Clarendon Press, 1980, pp. 33-105.

Adam Smith (1983). *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* [ed. by J. C. Bryce, Andrew. S. Skinner], Oxford: Clarendon Press, 1983.